

folio
POLICIER

JO NESBØ

L'INSPECTEUR HARRY HOLE

THRILLER

La soif



FOLIO POLICIER

Jo Nesbø

La soif

Une enquête
de l'inspecteur Harry Hole

*Traduit du norvégien
par Céline Romand-Monnier*

Gallimard

Titre original :

TØRST

© Jo Nesbø, 2017.

Published by agreement with Salomonsson Agency.

© Éditions Gallimard, 2017, pour la traduction française.

Couverture : D'après photo © Massimo Merlini / Getty Images.

Ancien footballeur, musicien, auteur interprète et économiste, Jo Nesbø est né à Oslo en 1960. Il a été propulsé en France sur la scène littéraire avec *L'homme chauve-souris*, sacré en 1998 meilleur roman policier nordique de l'année. Il a depuis confirmé son talent en poursuivant sa série consacrée à Harry Hole. Il est également l'auteur de *Chasseurs de têtes*, *Du sang sur la glace*, *Le fils* et *Soleil de nuit*.

Prologue

Il fixait le néant blanc.

Comme il le faisait depuis trois ans.

Personne ne le voyait et il ne voyait personne. À part chaque fois que la porte s'ouvrait et aspirait suffisamment de vapeur pour lui permettre de distinguer un homme nu, l'espace d'une seconde, avant qu'elle se rabatte et que tout se nimbe de brouillard.

Les bains allaient bientôt fermer. Il était seul.

Il resserra le peignoir en éponge autour de sa taille, se leva de la banquette, sortit, passa devant le bassin vide, gagna les vestiaires.

Pas d'eau coulant dans les douches, pas de conversations en turc, pas de pieds nus sur les carreaux du sol. Il se contempla dans le miroir, passa un doigt le long de la cicatrice de sa dernière opération, qui était encore visible. Il avait mis du temps à s'habituer à son nouveau visage. Son doigt poursuivit sur le cou, la poitrine, s'arrêta à la naissance du tatouage.

Il ouvrit le cadenas de son casier, enfila son pantalon, passa sa veste par-dessus son peignoir encore humide, laça ses chaussures. Il s'assura une dernière fois qu'il était seul avant de rejoindre le casier dont le cadenas à chiffres avait une tache de peinture bleue. Il

composa 0999 à l'aide des molettes, décrocha le cadenas et ouvrit le casier. Il admira une seconde l'imposant revolver qui se trouvait à l'intérieur avant d'en saisir la crosse rouge et de l'enfoncer dans la poche de sa veste. Puis il prit l'enveloppe et la décacheta. Une clef. Une adresse et des renseignements plus détaillés.

Le casier contenait encore un objet.

Peint en noir, fait de fer.

Il le leva d'une main à la lumière, examina la ferronnerie avec fascination.

Il allait devoir le laver, le récurer, mais il sentait déjà son exaltation à l'idée d'en faire usage.

Trois ans. Trois ans dans le néant blanc, dans un désert de jours vides de contenu.

Il était temps. Il était temps de boire la vie.

Temps de revenir.

Harry se réveilla en sursaut. Il fixa la pénombre de la chambre à coucher. C'était *lui*, de nouveau, il était de retour, il était là.

« Tu as fait un cauchemar, chéri ? »

La voix qui chuchotait à ses côtés était chaude et calme. Il se tourna vers elle. Ses yeux bruns scrutaient les siens. Et le fantôme pâlit, puis disparut.

« Je suis là, dit Rakel.

— Et je suis là, moi aussi, répondit-il.

— Qui c'était, cette fois ?

— Personne, mentit-il en posant la main sur sa joue. Dors. »

Harry ferma les yeux. Il attendit d'être sûr qu'elle dorme pour les rouvrir. Il explora le visage de Rakel. Il l'avait vu dans une forêt cette fois-ci. Paysage marécageux, enveloppé d'un brouillard blanc qui soufflait autour d'eux. Il levait la main, braquait quelque chose

sur Harry. Harry avait juste eu le temps d'entrevoir le visage de démon tatoué sur sa poitrine nue avant que le brouillard ne se densifie et qu'il ne disparaisse. De nouveau.

«Et je suis là, moi aussi», répéta Harry Hole en chuchotant.

PREMIÈRE PARTIE

Mercredi soir

Le Jealousy Bar était quasiment désert et pourtant il avait du mal à respirer.

Mehmet Kalak observa l'homme et la femme au comptoir pendant qu'il remplissait leurs verres de vin. Quatre clients. Le troisième était un type à une table qui buvait sa bière à gorgées minuscules. Le quatrième, une paire de santiags dépassant d'un des box, où l'obscurité cédait parfois à la lumière d'un écran de téléphone. Quatre clients à vingt-trois heures trente un soir de septembre dans le coin le plus animé de Grünerløkka. Pas terrible. Ça ne pouvait pas continuer comme ça. Il se demandait parfois ce qui lui avait pris de démissionner de son poste de directeur de bar dans l'hôtel le plus branché de la ville pour reprendre seul cet établissement délabré à la clientèle de soiffards. Était-ce qu'il s'était figuré que hausser les prix d'un cran chasserait les anciens clients pour attirer ceux qu'il convoitait : les ni jeunes ni vieux du voisinage, sans histoires et à bons revenus ? Ou que, après sa rupture amoureuse, il avait eu besoin d'un endroit où se tuer à la tâche ? Était-ce la proposition de l'usurier Danial Banks, qui lui avait paru tomber à pic quand la banque avait rejeté sa demande de prêt ?

Ou tout simplement parce qu'au Jealousy Bar c'était lui qui choisirait la musique, pas un foutu directeur d'hôtel ne connaissant qu'un seul air : le *pling* de la caisse enregistreuse ? Il n'avait eu aucune peine à flanquer à la porte les anciens clients, lesquels avaient depuis longtemps pris leurs quartiers dans un bar bon marché trois pâtés de maisons plus loin. Mais la chasse aux nouveaux s'était révélée plus ardue qu'il ne le prévoyait. Peut-être lui fallait-il revoir le concept entier. Un unique écran de télévision ne montrant que du football turc ne suffisait sans doute pas à qualifier l'établissement de bar sportif. Quant à la musique, il devrait peut-être miser sur des classiques plus sûrs comme U2 et Springsteen pour les mecs et Coldplay pour les nanas.

« Je n'ai pas eu beaucoup de rendez-vous Tinder, expliqua Geir en reposant son verre de vin blanc sur le comptoir. Mais j'ai eu l'occasion de constater qu'il y avait de tout.

— Ah oui ? » La femme réprima un bâillement.

Elle avait des cheveux blonds courts. Svelte. Trente-cinq ans, pensait Mehmet. Des gestes rapides, légèrement fébriles. Des yeux las. Travaille trop et fait du sport en espérant que la gym lui donnera l'énergie qu'elle n'a jamais. Mehmet vit Geir lever son verre, avec trois doigts autour du pied, comme elle. Lors de ses innombrables rencontres Tinder, il avait systématiquement commandé la même chose que ses *matches*, que ce soit du whisky ou du thé vert. Il cherchait sans doute à signaler ainsi qu'il y avait affinité sur ce plan-là aussi.

Geir toussota. Cela faisait six minutes qu'elle était entrée dans le bar et Mehmet savait qu'il allait maintenant ouvrir les hostilités.

« Tu es plus jolie que sur ta photo de profil, Elise.
— Oui, tu me l'as déjà dit, mais merci. »

Mehmet essayait un verre en faisant mine de ne pas écouter.

« Donc, raconte-moi, Elise, qu'est-ce que tu veux dans la vie ? »

Elle eut un sourire teinté d'exaspération.

« Un homme qui ne s'intéresse pas qu'au physique.

— Tu m'ôtes les mots de la bouche, Elise, c'est la beauté intérieure qui compte.

— Je blaguais. Je suis mieux sur ma photo de profil, et à vrai dire, toi aussi, Geir.

— Hé hé, fit un Geir légèrement désorienté, en plongeant les yeux dans son verre de vin. J'imagine que la plupart des gens choisissent une photo flatteuse. Alors, tu cherches un homme. C'est quoi ton genre ?

— Un qui veuille rester à la maison avec trois enfants. »

Elle jeta un œil sur sa montre.

« Ha ha. »

La sueur avait envahi le front de Geir, puis tout son crâne rasé. Et il n'allait pas tarder à avoir des auréoles sous les manches de sa chemise noire *slimfit*, choix singulier pour quelqu'un qui n'était ni *slim* ni *fit*. Il fit tourner son verre.

« On a le même humour, Elise. Pour l'instant, le clébard me suffit en matière de famille. Tu aimes les animaux ? »

Tanrum, pourquoi est-ce qu'il ne laisse pas tomber ? songea Mehmet.

« Quand je rencontre la bonne personne, je peux le sentir ici... et là... » Geir sourit et baissa la voix en désignant son entrejambe. « Mais pour en avoir le

cœur net, il faut d'abord voir si ça colle sur ce plan-là. Qu'en dis-tu, Elise?»

Mehmet frissonna. Geir mettait le paquet et, cette fois encore, son ego allait en prendre un coup.

La femme écarta son verre de vin et se pencha légèrement vers Geir, Mehmet devait se concentrer pour entendre.

«Peux-tu me promettre une chose, Geir?

— Bien sûr.»

Son regard et sa voix avaient une ardeur toute canine.

«Que tu n'essaieras plus jamais de me contacter à l'avenir.»

Mehmet ne put qu'admirer Geir d'avoir réussi à produire un sourire. «Bien sûr.»

La femme se redressa.

«Tu n'as pas l'air d'un harceleur, Geir, mais vois-tu j'ai eu quelques mauvaises expériences. Un gars s'est mis à me suivre, un *stalker*. Et à menacer les hommes avec qui je sortais. Tu comprendras que je fasse un peu attention.

— Je comprends.» Geir leva son verre. «Comme je te l'ai dit, il y a beaucoup de dingues dans le monde. Mais tu n'as rien à craindre. Statistiquement, un homme a quatre fois plus de chances de se faire assassiner qu'une femme.

— Merci pour le verre, Geir.

— Si l'un de nous trois...»

Mehmet s'empressa de regarder ailleurs quand Geir pointa son doigt sur lui.

«... devait être tué ce soir, les chances que ce soit toi seraient d'une sur huit. Enfin, attends un peu, il faut diviser par...»

Elle se leva.

« J'espère que tu trouveras. Bonne continuation. »

Après son départ, Geir resta les yeux braqués sur son verre à battre la mesure de « Fix you » de la tête, comme pour convaincre Mehmet et d'éventuels autres témoins qu'il était déjà passé à autre chose, qu'elle n'avait été que trois minutes de chanson pop aussitôt oubliée. Puis il se leva sans finir son vin et s'en alla. Mehmet regarda autour de lui. Les santiags et le type qui torturait lentement sa bière avaient disparu, eux aussi. Il était seul. Et l'oxygène était revenu. Il prit son portable pour changer la playlist de la chaîne. Et mettre la *sienna*. Bad Company. Avec des membres de Free, Mott the Hoople et King Crimson. Une valeur sûre. *Surtout* avec Paul Rodgers au chant. Mehmet monta le volume à en faire tinter les verres derrière le comptoir.

Elise redescendait Thorvald Meyers gate, entre des immeubles simples de trois étages, qui avaient autrefois hébergé la classe ouvrière des quartiers pauvres d'une ville pauvre, mais dont le mètre carré valait désormais aussi cher qu'à Londres ou à Stockholm. Septembre à Oslo. L'obscurité était enfin revenue. L'agaçante clarté des longues nuits estivales et les déploiements de vie hystériques, joyeux, stupides de l'été étaient derrière eux. En septembre, Oslo retrouvait son moi véritable : mélancolique, réservé, efficace. Façade solide, mais non dépourvue de parts d'ombre et de secrets. Tout comme Elise elle-même, prétendait-on. Elle allongea le pas, il y avait de la pluie dans l'air, de la bruine, la douche de Dieu qui éternue, comme l'avait formulé un de ses rendez-vous qui cherchait à être poétique. Elle allait laisser tomber Tinder. Demain. Assez. Assez de tous ces hommes en

rut dont le regard lui donnait l'impression d'être une traînée quand elle les retrouvait dans un bar. Assez de tous ces psychopathes tarés et de ces traqueurs qui la suivaient et s'accrochaient à elle, lui volaient son temps, son énergie, et menaçaient sa sécurité. Assez de ces losers pathétiques auxquels elle avait le sentiment de ressembler. On disait qu'Internet était la nouvelle façon de se rencontrer, qu'il n'y avait aucune raison d'en avoir honte, tout le monde faisait ça. Mais ce n'était pas vrai. Les gens se rencontraient au travail, à la BU, par des amis communs, à la salle de sport, au café, dans l'avion, le bus, le train. C'était comme ça que ça devait se faire, naturellement, sans pression. Et après coup, ils conservaient l'illusion romantique des caprices du destin, de l'innocence et de la pureté du début de leur histoire. Elle *voulait* cette illusion. Elle allait supprimer son compte. Elle se l'était déjà dit, mais cette fois, elle allait vraiment le faire, ce soir.

Elle traversa Sofienberggata et sortit sa clef pour ouvrir la porte cochère de l'immeuble à côté du premier. Elle poussa la porte, pénétra dans le porche plongé dans le noir et s'arrêta net. Ils étaient deux.

Ses yeux mirent quelques secondes à s'habituer à l'obscurité et à voir ce que les deux hommes tenaient à la main. Ils étaient braguette ouverte, pénis sorti.

Elle recula, sans se retourner, priant qu'il n'y ait pas quelqu'un derrière elle aussi.

« Merdedésolés ! »

C'était une voix jeune qui avait proféré ce juron-excuse. Dix-huit, vingt ans, gageait Elise. Pas sobre.

« Eh, fit l'autre en riant. T'as pissé sur mes pompes !
— J'ai sursauté ! »

Elise resserra son manteau et passa devant les garçons qui s'étaient retournés vers le mur.

«Ce n'est pas une pissotière, ici, lâcha-t-elle.
— On est grave désolés, hein. On le refera pas.»

Geir pressa le pas sur Shleppegrells gate. Il réfléchissait. C'était faux de dire que si on prenait deux hommes et une femme la fille avait exactement une chance sur huit de se faire tuer, le calcul était plus compliqué que ça. *Tout* était toujours plus compliqué.

Il avait dépassé Romsdalsgata quand quelque chose le fit se retourner. Un homme marchait cinquante mètres derrière lui. Il n'était pas sûr, mais il lui semblait que c'était le même gars qui regardait une vitrine de l'autre côté de la rue quand il était sorti du Jealousy Bar. Geir pressa le pas, il se dirigeait vers l'est, vers Dælenenga et la chocolaterie. Les rues étaient désertes par ici, juste un bus manifestement en avance qui attendait à l'arrêt. Il jeta un œil derrière lui. Le type était encore là, à la même distance. Geir avait toujours peur des gens basanés, mais il avait du mal à bien voir le gars. Ils sortaient de la zone blanche gentrifiée et gagnaient des quartiers à plus forte densité de population immigrée et de logements sociaux. À cent mètres, la porte de son immeuble était dans son champ de vision. Mais il s'aperçut en se retournant que le type s'était mis à courir, et l'idée d'avoir à ses trousses un Somalien, traumatisé à Mogadiscio, le fit prendre ses jambes à son cou. Geir n'avait pas couru depuis des années, et chaque contact de ses talons avec le sol ébranlait son cortex cérébral et sa vision. Il arriva à l'immeuble, réussit à enfoncer la clef dans la serrure du premier coup, se précipita à l'intérieur et claqua la lourde porte en bois derrière lui. Il s'adossa au bois humide et sentit son souffle

brûler ses poumons, l'acide lactique consumer ses cuisses. Il se retourna et regarda par la vitre du haut de la porte. Personne dans la rue. Peut-être n'y avait-il pas eu de Somalien, en fin de compte. Geir ne put s'empêcher de rire. Bon Dieu, c'était fou ce qu'on pouvait devenir nerveux après une simple discussion mentionnant le mot «meurtre». Et qu'avait dit Elise au sujet du gars qui la harcelait ?

Quand il entra dans son appartement, il était toujours essoufflé. Il prit une bière dans le réfrigérateur, constata que la fenêtre sur rue de la cuisine était ouverte, la referma. Il alla dans son bureau et alluma.

Il appuya sur une touche de son PC et le grand écran 20 pouces s'éclaira.

Geir tapa «Pornhub» et «french» dans la barre de recherche. Il parcourut les photos jusqu'à ce qu'il trouve celle d'une femme qui avait au moins la même couleur de cheveux et la même coupe qu'Elise. Les cloisons de l'appartement étant minces, il enfonça la prise de son casque dans l'ordinateur avant de double-cliquer sur la photo, de déboutonner sa braguette et de baisser son pantalon sur ses cuisses. La femme ressemblait tellement peu à Elise qu'il ferma les yeux et se concentra plutôt sur ses gémissements tout en visualisant la petite bouche un peu sévère d'Elise, son regard dédaigneux, son chemisier classique, mais d'autant plus sexy. Il n'aurait jamais pu l'avoir. Jamais. Pas autrement que comme ça.

Geir s'interrompt. Il ouvrit les yeux. Il relâcha sa verge alors qu'un courant d'air frais faisait se hérissier les poils de sa nuque. Il était pourtant *sûr* d'avoir soigneusement refermé la porte. Il leva la main pour ôter son casque, mais c'était déjà trop tard.

Elise mit la chaînette de sécurité sur la porte, ôta ses chaussures dans l'entrée et caressa comme toujours la photo glissée sous le cadre du miroir : elle et sa nièce Ingvild. C'était un rituel dont elle ne saisissait pas tout à fait le sens, elle savait seulement qu'il répondait de toute évidence à un besoin profondément humain, tout comme les histoires sur la vie après la mort. Elle se rendit dans le salon et s'allongea sur le canapé du petit mais sympathique deux-pièces dont elle était qui plus est propriétaire. Elle regarda son téléphone : un SMS du boulot, la réunion du lendemain matin était décalée. Elle n'avait pas dit au type avec qui elle avait eu rendez-vous qu'elle travaillait comme avocate spécialisée dans les affaires de viol. Et que ses statistiques présentant les hommes comme plus exposés au meurtre n'étaient qu'une demi-vérité. Dans les meurtres à caractère sexuel, il était quatre fois plus vraisemblable que la victime soit une femme. C'était l'une des raisons pour lesquelles la première chose qu'elle avait faite en achetant l'appartement avait été de changer le verrou et de monter un entrebâilleur avec chaînette de sécurité, dispositif peu norvégien qu'elle manipulait encore avec maladresse.

Elle ouvrit Tinder. Elle avait des *matches* avec deux hommes dont elle avait fait glisser la photo à droite plus tôt dans la soirée. Ah, c'était ça qu'elle aimait dans Tinder. Pas les rencontres, mais de savoir que ces hommes existaient et qu'ils voulaient d'elle. Devait-elle s'autoriser un dernier flirt par textos interposés, une dernière partie à trois virtuelle avec ses deux derniers inconnus avant de supprimer définitivement son compte et l'appli ?

Non. Supprimer tout de suite.

Elise observa son index. Il trépidait. Bon sang,

était-elle devenue accro ? Était-ce une drogue pour elle de savoir qu'il y avait quelqu'un, oui juste *quelqu'un* qui, s'il ne savait rien d'elle ni de sa façon d'être, la désirait comme elle était. En tout cas comme elle était sur sa photo de profil. Totalement accro ou juste un peu ? Elle ne le saurait que si elle supprimait son compte et se promettait un mois sans Tinder. Un mois, et si elle ne tenait pas, c'était qu'elle avait un sérieux problème. Son doigt tremblant approcha du bouton d'éradication.

Et quand bien même elle l'aurait été, accro, qu'est-ce que ça pouvait bien faire ? Nous avons tous besoin de sentir que nous appartenons à quelqu'un et que quelqu'un nous appartient. Elle avait lu que sans un minimum de contact peau à peau, un nourrisson risquait de mourir. Elle n'y croyait pas vraiment mais d'un autre côté : quel était l'intérêt de vivre si c'était uniquement pour elle-même, pour un travail dévorant et des amis qu'à vrai dire elle fréquentait par devoir et parce que la peur de la solitude la rongerait davantage que le bruit de leurs assommantes jérémiades sur les enfants, les maris ou l'absence d'au moins l'un des deux ? Et puis l'homme qu'il lui fallait était peut-être sur Tinder à cet instant ? Donc, OK, une dernière fois. La première photo qui apparut, elle la fit glisser à gauche. Dans la poubelle, dans le « je ne veux pas de toi ». Tout comme la deuxième. Et la troisième.

Elle laissa libre cours à ses pensées. Elle avait assisté à une conférence où un psychologue qui avait rencontré certains des pires agresseurs du pays avait expliqué que les hommes tuaient pour le sexe, l'argent et le pouvoir, les femmes par jalousie et par peur.

Elle interrompit son mouvement vers la gauche. Le visage étroit de la photo lui semblait familier, même

s'il était dans le noir et un peu flou. Ça lui était déjà arrivé, après tout, cette application *matchait* des gens qui se trouvaient à proximité immédiate les uns des autres. Et d'après Tinder, cet homme se trouvait à moins d'un kilomètre de distance, oui, il pouvait très bien être dans le même pâté de maisons. La photo floue signifiait qu'il ne s'était pas penché sur les conseils stratégiques disponibles sur Internet, ce qui constituait en soi un plus. Le texte de présentation était tout bonnement «salut». Pas de tentative de se démarquer. À défaut d'être inventif, cela traduisait en tout cas de l'assurance. Oui, indéniablement ça lui aurait plu qu'un homme vienne la trouver à une soirée en s'adressant à elle d'un simple «salut», avec un regard tranquille et affirmé disant «tu prends la suite?». Elle glissa la photo à droite. Dans le «toi, je suis curieuse d'en savoir plus sur ton compte».

Et elle entendit l'allègre *ding* de son iPhone lui indiquer qu'elle avait obtenu un *match* de plus.

Geir respirait fort par le nez.

Il remonta son pantalon et fit lentement pivoter sa chaise.

Son écran d'ordinateur était l'unique source lumineuse de la pièce et il n'éclairait que le buste et les mains de la personne qui s'était tenue derrière lui. Geir ne voyait pas son visage, juste ses mains, qui lui tendaient quelque chose. Une lanière de cuir noire. Avec une boucle au bout.

Elle s'avança et, instinctivement, Geir s'arc-bouta.

«Tu sais ce que je trouve de plus immonde que toi?» murmura la voix dans le noir tandis que les mains tendaient la lanière de cuir.

Geir déglutit.

«Le chien, dit la voix. Le clébard de merde dont tu avais promis de t'occuper. Le clébard qui chie par terre dans la cuisine parce que personne n'a le courage de le sortir.»

Geir toussota.

«Mais Kari, enfin...

— Dehors, tous les deux. Et ne me touche pas quand tu viendras te coucher.»

Geir prit la laisse, et la porte claqua derrière elle.

Il resta assis dans le noir à cligner des yeux.

Neuf, songea-t-il. Deux hommes et une femme, un meurtre. Les chances que la femme soit la victime du meurtre sont alors d'une sur neuf, pas huit.

Roulant tranquillement dans sa vieille BMW, Mehmet quitta les rues du centre-ville pour monter vers Kjelsås, vers les pavillons, la vue sur le fjord et l'air meilleur. Il tourna dans sa rue endormie. Il aperçut alors une Audi R8 noire garée devant la maison à côté de son garage. Il ralentit, envisagea un instant de remettre les gaz, de continuer. Il savait que ce ne serait que surseoir, mais, d'un autre côté, c'était exactement ce qu'il lui fallait. Un sursis. Mais Banks le retrouverait, et c'était peut-être le bon moment pour régler ça. Il faisait sombre, la nuit était silencieuse et il n'y avait aucun témoin. Mehmet se gara contre le trottoir. Il ouvrit la boîte à gants, regarda ce qu'il y avait placé depuis maintenant plusieurs jours, justement en prévision d'une telle situation. Mehmet le glissa dans la poche de son blouson et inspira profondément. Puis il sortit de la voiture et commença à marcher vers la maison.

La porte de l'Audi s'ouvrit et Danial Banks apparut. Quand il l'avait rencontré au restaurant Pearl

of India, Mehmet savait que son prénom pakistanais et son patronyme anglais étaient probablement aussi faux que le paraphe qu'il avait apposé sur le document soi-disant juridique qu'ils avaient signé. Mais l'argent liquide de l'attaché-case qu'il avait poussé sur la table avait été bien réel, lui.

Le gravier devant le garage crissa sous les chaussures de Mehmet.

« Jolie maison, fit Danial Banks, en s'appuyant contre la R8 les bras croisés. Ta banque n'a pas voulu l'accepter comme garantie ?

— Je ne suis que locataire, précisa Mehmet. Du sous-sol.

— Dommage pour moi. »

Il était bien plus petit que Mehmet, mais il n'en avait pas franchement l'air quand il bandait ses muscles sous sa veste de costume.

« Parce que du coup, ça ne me servirait à rien d'y mettre le feu pour que tu touches l'argent de l'assurance et que tu puisses rembourser ta dette, non ?

— Non, probablement pas.

— Dommage pour toi aussi, parce que ça veut dire que je vais devoir faire appel aux méthodes douloureuses. Tu veux savoir ce que c'est ?

— Tu ne veux pas d'abord savoir si je peux payer ? »

Banks secoua la tête et tira un objet de sa poche. « L'échéance était il y a trois jours et je t'ai dit que la ponctualité était primordiale. Afin que non seulement toi, mais *tous* mes débiteurs sachent que je ne tolère pas ce genre de choses, que je ne peux pas faire d'exception à la règle. » Il brandit l'objet à la lumière de la lanterne du garage. Mehmet en eut le souffle coupé.

« Je sais que ce n'est pas très original, s'excusa Banks en contemplant la tenaille. Mais ça marche.

— Mais...

— Tu peux choisir ton doigt. La plupart des gens préfèrent l'auriculaire gauche. »

Mehmet la sentait venir à présent. La colère. Sa poitrine se souleva quand il remplit ses poumons d'air.

« J'ai une meilleure offre, Banks.

— Ah ?

— Je sais que ce n'est pas très original... »

Mehmet plongea la main droite dans sa poche de blouson. Il sortit l'objet, le braqua sur Banks. « Mais ça marche. »

Banks le considéra avec surprise, hochant lentement la tête.

« Tu as raison, fit Banks en saisissant la liasse de billets que Mehmet lui tendait avant d'enlever l'élastique.

— Ça couvre l'acompte et les intérêts à la couronne près, précisa Mehmet, mais je t'en prie, vérifie par toi-même. »

Ding.

Un *match* Tinder.

Le bruit triomphal de votre téléphone quand quelqu'un que vous aviez fait glisser à droite faisait glisser *votre* photo à droite aussi.

Le cerveau d'Elise tournait à cent à l'heure, son cœur galopait.

Elle savait que c'était la réponse normale à un *match* Tinder : l'exaltation provoquait l'accélération de la fréquence cardiaque. Et libérait pléthore d'hormones de bien-être, ce qui pouvait rendre dépendant.

Mais en l'espèce ce n'était pas le cas. Son cœur battait la chamade parce que le *ding* ne provenait pas de son téléphone à *elle*.

Et cependant il avait résonné à l'instant où elle faisait glisser une photo à droite. Celle d'une personne qui, d'après Tinder, se trouvait à moins d'un kilomètre de distance. Elise regarda la porte close de sa chambre. Elle déglutit.

Le bruit devait provenir d'un appartement voisin. L'immeuble comptait de nombreux célibataires, de nombreux usagers potentiels de Tinder. Et le silence complet régnait à présent, même chez les filles du dessous, qui faisaient la fête quand elle était sortie plus tôt dans la soirée. Mais il n'y avait qu'une seule façon de se débarrasser de monstres imaginaires. Aller voir.

Elise se leva du canapé et fit les quatre pas qui la séparaient de la porte de la chambre à coucher. Elle hésita. Elle se remémora quelques affaires d'agression sexuelle sur lesquelles elle avait travaillé.

Puis elle se ressaisit et ouvrit.

Elle resta sur le seuil à suffoquer, en manque d'oxygène. Car il n'y en avait pas.

La lampe au-dessus du lit était allumée et la première chose qu'elle vit fut les semelles d'une paire de santiags qui dépassaient au bout du matelas. Un jean et une paire de longues jambes croisées. L'homme couché là était comme sur la photo, une forme indistincte à moitié dans l'obscurité. Mais il avait déboutonné sa chemise, révélant son torse. Et sur son torse était dessiné ou tatoué un visage. C'était lui qui avait attiré le regard d'Elise. Ce visage au cri muet. Comme prisonnier et cherchant à se libérer. Elise non plus n'arrivait pas à crier.

Au moment où l'homme dans le lit leva les yeux, la lumière de son téléphone éclaira son visage.

« Nous nous revoyons donc, Elise », chuchota-t-il.

Lorsqu'elle entendit sa voix, elle comprit pourquoi la photo de profil lui avait semblé familière. Il avait changé de couleur de cheveux. Et son visage avait dû être opéré, elle voyait des cicatrices.

Il bougea la main et enfonça quelque chose dans sa bouche.

Elise le regardait fixement en reculant. Puis elle se retourna, retrouva de l'oxygène dans ses poumons et sut qu'il lui fallait utiliser cet air pour courir, pas pour crier. Seuls cinq pas, maximum six, la séparaient de la porte d'entrée. Elle entendit le lit grincer, mais le chemin était plus long pour lui. Si seulement elle parvenait jusqu'à la cage d'escalier, elle pourrait appeler au secours et obtenir de l'aide. Elle arriva dans l'entrée, à la porte, appuya sur la poignée et tira, mais la porte refusa de s'ouvrir entièrement.

La chaînette de sécurité. Elle repoussa le battant, saisit la chaîne, mais elle agissait au ralenti, comme dans un mauvais rêve, et elle savait qu'il était déjà trop tard. On plaquait quelque chose sur sa bouche, on la tirait en arrière. Dans un geste désespéré, elle sortit le bras par l'ouverture de la porte au-dessus de la chaînette, attrapa le chambranle par l'extérieur, essaya de crier, mais la grande main qui empestait la nicotine appuyait trop fort sur sa bouche. Puis elle fut arrachée au chambranle d'un coup sec et la porte se referma devant elle. La voix lui chuchotait : « Tu ne m'avais pas *liké*? Toi non plus, tu n'es pas aussi bien que sur ta photo de profil, bébé. Il faut juste que nous fassions plus ample connaissance, nous n'en avons pas eu le temps à l'époque. »

Cette voix. Et ce dernier et unique bégaiement. Ce n'était pas la première fois qu'elle les entendait. Elle essaya de se débattre, de donner des coups de pied, mais elle était prise en étau. Il la traîna devant le miroir, posa la tête sur son épaule.

«Ce n'est pas ta faute si j'ai été condamné, Elise, les preuves étaient accablantes. Ce n'est pas pour ça que je suis ici. Tu me crois si je te dis que c'est une coïncidence?» Puis il eut un rictus. Elise fixait sa bouche. Son dentier avait l'air d'être en fer, noir et rouillé, avec des dents acérées sur les mâchoires supérieure et inférieure, comme un piège à ours.

Un léger grincement se fit entendre quand il ouvrit la bouche, ce devait être un mécanisme à ressorts.

Elle se souvenait des détails de l'affaire à présent. Des photos des lieux du crime. Et elle sut qu'elle serait bientôt morte.

Puis il mordit.

Elise Hermansen essaya de crier dans sa main en voyant le sang jaillir de son propre cou.

Il releva la tête, regarda dans le miroir. Le sang d'Elise coulait sur ses sourcils, ses cheveux et son menton.

«C'est ce que j'appelle un *match*, bébé», chuchota-t-il avant de mordre encore.

Elle avait le vertige. Il ne la serrait plus si fort maintenant, il n'en avait pas besoin, car un froid paralysant, une obscurité étrangère s'étaient déjà déposés sur elle, en elle. Elle dégagea sa main et la tendit vers la photo sur le côté du miroir. Elle essaya de la toucher, mais ses doigts ne purent l'atteindre tout à fait.

Jeudi matin

La lumière crue du matin se déversait par les fenêtres du salon jusque dans l'entrée.

Silencieuse et pensive, l'enquêtrice spéciale Katrine Bratt se tenait devant le miroir et regardait la photo glissée sous le cadre. Une femme et une fillette, assises sur un rocher, dans les bras l'une de l'autre, toutes deux les cheveux mouillés, enveloppées dans une grande serviette de bain. Comme si elles venaient de se baigner par un été norvégien un peu trop froid et s'efforçaient de se tenir chaud en se serrant l'une contre l'autre. Mais quelque chose les séparait désormais. Une rayure de sang coagulé qui avait coulé sur le miroir et la photographie, pile entre les deux visages souriants. Katrine Bratt n'avait pas d'enfants. À un moment donné, elle avait peut-être souhaité en avoir, mais ce n'était plus le cas. Maintenant, elle faisait carrière, était célibataire de fraîche date et s'en félicitait. Non ?

Entendant un petit toussotement, elle leva les yeux. Qui croisèrent ceux d'un visage balafré au front bombé et à l'implantation de cheveux singulièrement haute. Truls Berntsen.

« De quoi s'agit-il, brigadier ? » Elle le vit se rem-

brunir à son rappel appuyé que, malgré ses quinze années de police, il était toujours brigadier 1 et n'aurait, pour cette raison, entre autres, jamais dû occuper un poste d'enquêteur à la Brigade criminelle s'il n'y avait pas été placé par son ami d'enfance, le directeur de la police Mikael Bellman.

Berntsen haussa les épaules. « Rien du tout, c'est toi qui diriges l'enquête, non? »

Il la considéra de son regard canin froid, soumis et féroce à la fois.

« Interroge les voisins, répondit Bratt. Commence par l'étage du dessous. Ce qui nous intéresse particulièrement, c'est de savoir ce qu'ils ont entendu et vu hier et cette nuit. Mais comme Elise Hermansen vivait seule, nous voulons aussi savoir quels hommes elle fréquentait.

— Vous pensez donc déjà que c'est un homme et qu'ils se connaissent? » Ce n'était que maintenant qu'elle voyait le jeune homme, le garçon plutôt, à côté de Berntsen. Visage ouvert. Blond. Beau. « Anders Wyller, j'ai commencé aujourd'hui. » Sa voix était claire et ses yeux souriants, ce dont il mesurait très certainement le charme. La lettre de recommandation de son chef au commissariat de police de Tromsø ressemblait à une véritable déclaration d'amour. Mais soit, il avait le CV correspondant. Sorti de l'École supérieure de police deux ans auparavant avec d'excellentes notes et de bons résultats comme « brigadier 2 avec fonctions d'enquête » à Tromsø.

« Pars donc devant, Berntsen », fit Katrine.

Elle l'entendit traîner des pieds comme par résistance passive aux ordres donnés par un supérieur hiérarchique plus jeune, une femme de surcroît.

« Bienvenue, déclara-t-elle en tendant la main au

garçon. Je suis navrée que nous n'ayons pas été là pour vous accueillir pour votre premier jour.

— Les morts doivent avoir la priorité sur les vivants », répondit Wyller.

Katrine reconnut la citation de Harry Hole, vit que Wyller observait sa main et se rendit compte qu'elle portait toujours les gants en latex.

« Je n'ai rien touché de dégoûtant avec », précisa-t-elle.

Il sourit. Dents blanches. Dix points de plus.

« Je suis allergique au latex. »

Vingt points de moins.

« OK, Wyller, dit Katrine, la main toujours tendue. Ces gants sont sans poudre, et si vous voulez travailler à la Brigade criminelle, vous allez devoir en porter relativement souvent. Mais nous pouvons bien sûr vous faire transférer à la Criminalité financière ou...

— Non, merci... », dit-il en riant et en attrapant sa main.

Elle sentit la chaleur à travers le latex.

« Je suis Katrine Bratt, directrice d'enquête sur cette affaire.

— Je sais. Vous travailliez dans le groupe de Harry Hole.

— Le groupe de Harry Hole ?

— La Chaufferie. »

Katrine acquiesça d'un signe de tête. Elle n'avait jamais perçu comme *groupe de Harry Hole* cette petite cellule d'enquête de trois personnes, constituée spécialement pour travailler indépendamment sur les affaires de meurtres de policiers... Quoique le nom fût bien entendu adéquat. Depuis, Harry Hole était reparti à l'École supérieure de police comme maître de conférences, Bjørn à Bryn comme technicien d'iden-

tification criminelle et elle-même à la Brigade criminelle, où elle était donc devenue directrice d'enquête. Toujours souriants, les yeux de Wyller s'illuminèrent.

« Dommage que Harry Hole...

— Dommage que nous n'ayons pas le temps de bavarder là, tout de suite, Wyller, nous avons un meurtre sur lequel enquêter. Allez avec Berntsen, écoutez et apprenez. »

Anders Wyller eut un sourire en coin.

« Vous pensez que le *brigadier 1* Berntsen a beaucoup à m'apprendre ? »

Bratt haussa un sourcil. Jeune, sûr de lui, sans craintes. C'était bien, mais elle espérait pour l'amour du ciel que ce n'était pas encore un de ces aspirants « Harry Hole ».

Truls Berntsen enfonça son pouce sur le bouton de la sonnette, l'entendit résonner dans l'appartement, constata qu'il devrait arrêter de se ronger les ongles et relâcha le bouton.

Quand il avait demandé à Mikael à être transféré à la Brigade criminelle, Mikael lui en avait demandé la raison. Et Truls avait répondu sans détour : il souhaitait monter un peu dans la chaîne alimentaire, mais sans être obligé de bosser comme un chien. N'importe quel autre directeur de la police l'aurait naturellement flanqué à la porte, mais celui-ci ne pouvait pas. Ils en savaient trop l'un sur l'autre. Dans leur jeunesse, ils avaient été unis par une espèce d'amitié, à laquelle avait plus tard succédé une utilité réciproque, comme le poisson nettoyeur et le requin. Mais c'étaient désormais des péchés communs et une promesse de silence qui les liaient indissolublement. Et qui avaient fait que

Truls Berntsen n'avait même pas eu besoin de jouer la comédie pour présenter sa requête.

Mais était-ce vraiment judicieux ? Il commençait à en douter. La Brigade criminelle comptait deux catégories de postes : enquêteur et analyste. Et quand Gunnar Hagen, le directeur de la brigade, lui avait dit qu'il pouvait choisir lui-même celui qu'il souhaitait, Truls avait compris qu'on n'avait guère l'intention de lui confier de responsabilités. Ce qui, à la rigueur, lui convenait bien. Mais force lui était de reconnaître qu'il avait souffert d'entendre la directrice d'enquête lui donner systématiquement du « brigadier » quand elle lui avait fait visiter le service, en s'attardant particulièrement sur le fonctionnement de la machine à café.

La porte s'ouvrit. Trois jeunes filles le considérèrent avec une expression horrifiée, elles avaient manifestement appris ce qui s'était passé.

« Police, annonça-t-il en présentant son insigne. J'ai quelques questions. Avez-vous entendu quelque chose entre... »

— ... questions auxquelles nous nous demandions si vous pourriez nous aider à trouver des réponses », dit une voix derrière lui.

Le nouveau. Wyller. Truls vit le visage des filles perdre de leur épouvante, presque s'éclairer, même.

« Bien sûr, répondit celle qui avait ouvert. Est-ce que vous savez qui... a fait... ça ? »

— Nous ne pouvons évidemment rien en dire, fit Truls.

— Mais ce que nous pouvons dire, ajouta Wyller, c'est que vous n'avez aucune raison d'avoir peur. Ai-je raison de penser que vous êtes trois étudiantes partageant un appartement ?

— Oui, s'exclamèrent-elles en chœur, comme si elles cherchaient toutes à parler en premier.

— Et pouvons-nous entrer ? »

Wyller avait le sourire aussi étincelant que Mikael Bellman, constata Truls.

Les filles les précédèrent dans le salon, et deux d'entre elles s'attelèrent avec empressement à ôter les verres et les bouteilles de bière vides de la table avant de disparaître de la pièce.

« Nous avons fait une soirée ici, hier, s'excusa celle qui avait ouvert la porte. C'est horrible. »

Truls n'aurait su dire si elle parlait du meurtre de sa voisine ou du fait qu'elles avaient été en train de faire la fête à ce moment-là.

« Avez-vous entendu quelque chose hier soir entre dix heures et minuit ? » demanda Truls.

La fille secoua la tête.

« Est-ce qu'Else... »

— ... Elise », corrigea Wyller, qui avait sorti un calepin et un stylo.

Truls songea qu'il aurait peut-être dû en avoir aussi. Il s'éclaircit la voix.

« Savez-vous si votre voisine fréquentait quelqu'un qui avait l'habitude de venir ? »

— Pas à ma connaissance, répondit la fille.

— Merci, ça suffira. » Truls tournait les talons pour se diriger vers la porte quand les deux autres filles revinrent.

« Vous avez peut-être quelque chose à dire aussi ? suggéra Wyller. Votre amie dit qu'elle n'a rien entendu hier et qu'elle ne sait pas si Elise Hermansen fréquentait quelqu'un. Quelque chose à ajouter sur ce point ? »

Les filles se regardèrent avant de se tourner de

nouveau vers Wyller en secouant simultanément leur tête blonde. Truls les voyait qui concentraient toute leur attention sur le jeune enquêteur. Cela ne lui faisait rien, il avait sérieusement l'habitude d'être ignoré, de ressentir ce petit pincement au cœur. C'était déjà comme ça quand Ulla, au lycée de Manglerud, s'adressait enfin à lui. Uniquement pour lui demander s'il savait où était Mikael. Et – comme à l'époque il n'y avait pas de téléphone mobile – s'il pouvait prendre un message pour Mikael. Un jour, Truls lui avait répondu que ça allait être difficile parce que Mikael était parti camper avec une copine. Non pas parce que cette histoire de camping était vraie, mais parce que, pour une fois, il voulait lire la même douleur, sa propre douleur, dans le regard d'Ulla.

« Quand avez-vous vu Elise pour la dernière fois ? » demanda Wyller.

Les trois filles se regardèrent encore. « Nous, nous ne l'avons pas vue, mais... »

L'une d'elles pouffa de rire, mais porta la main à sa bouche avec horreur quand elle comprit combien sa réaction était inappropriée. La fille qui leur avait ouvert s'éclaircit la gorge. « Enrique a appelé ce matin pour dire qu'Alfa et lui avaient pissé dans le porche en repartant d'ici.

— Ils sont gonflés, quand même, commenta la plus robuste.

— Ils étaient juste un peu bourrés », dit la troisième, pouffant encore.

La fille qui avait ouvert leur lança à toutes deux un regard leur enjoignant de se ressaisir.

« Quoi qu'il en soit, une femme est arrivée à ce moment-là et ils appelaient pour s'excuser au cas où leur comportement nous aurait causé des problèmes.

— Voilà qui était en tout cas attentionné de leur part, remarqua Wyller. Et ils pensent que la femme était...

— Ils en sont *sûrs*. Ils ont lu sur Internet qu'une trentenaire avait été tuée et ils ont vu les photos de la montée d'escalier, alors ils l'ont googlée et ils ont trouvé son portrait dans un journal en ligne.»

Truls grouina. Il avait horreur des journalistes. De foutus charognards, tous autant qu'ils étaient. Il alla à la fenêtre et jeta un coup d'œil sur la rue. Et ils étaient au rendez-vous, là, de l'autre côté du ruban de signalisation. Les longs objectifs vissés sur leurs appareils évoquaient à Truls des becs de vautour quand ils les levaient devant leurs visages dans l'espoir d'apercevoir un bout du cadavre quand on le sortirait. À côté de l'ambulance en attente, un type au bonnet de rasta à rayures vertes, jaunes et rouges parlait à ses collègues vêtus de blanc, les spécialistes de scènes de crime. Bjørn Holm, de la Technique. Il fit un signe de tête aux membres de son équipe et regagna l'immeuble. Holm se tenait légèrement voûté, recroquevillé, comme s'il souffrait de maux d'estomac, et Truls se demandait si ça avait un rapport avec les rumeurs qui circulaient au bureau : cet originaire de Toten à la face ronde et aux yeux de morue s'était apparemment dernièrement fait larguer par Katrine Bratt. À d'autres aussi de sentir quel effet ça faisait d'avoir le cœur en mille morceaux. La voix claire de Wyller bourdonnait à l'arrière-plan : « Donc ils s'appellent Enrique et... ?

— Non, non ! s'écrièrent les filles en riant. Henrik. Et Alf. »

Truls captura le regard de Wyller et désigna la porte du menton.

«Merci beaucoup, les filles, ce sera tout, dit Wyller. Au fait, est-ce que je pourrais avoir les numéros de téléphone?»

Les filles l'observèrent avec une joie mêlée de crainte.

«De Henrik et Alf», précisa-t-il, un sourire en coin.

Dans la chambre à coucher, Katrine était debout derrière le médecin légiste, accroupie à côté du lit. Elise Hermansen gisait sur le dos, sur sa couette. Mais les éclaboussures sur son chemisier indiquaient qu'elle avait été debout quand le torrent de sang avait jailli. Elle s'était très certainement trouvée devant le miroir de l'entrée, dont le tapis était imprégné de sang au point de coller au parquet. La faible quantité de sang dans le lit ainsi que les traces entre la chambre et l'entrée indiquaient que c'était probablement à ce dernier endroit que le cœur avait probablement cessé de battre. Se fondant sur la température du corps et la rigidité cadavérique, le médecin légiste avait estimé que l'heure de la mort se situait quelque part entre vingt-trois heures et une heure du matin et que sa cause était vraisemblablement l'hémorragie entraînée par la perforation de la carotide qu'avaient provoquée une ou plusieurs des incisions sur le côté du cou, juste au-dessus de l'épaule gauche.

Pantalon et culotte étaient baissés sur ses chevilles.

«J'ai gratté et coupé les ongles, mais je ne vois pas de bouts de peau à l'œil nu, expliqua le médecin légiste.

— Depuis quand est-ce que vous faites le travail de la Technique? demanda Katrine.

— Depuis que Bjørn nous l'a demandé, répondit-elle. Il le fait si gentiment.

— Ah bon ? D'autres plaies ?

— Elle a une écorchure en haut, sur la face interne de son avant-bras gauche, et une écharde sur l'intérieur du majeur gauche.

— Des traces d'agression ?

— Aucune violence sexuelle à première vue, mais ceci... » Elle tint une loupe au-dessus du ventre du cadavre. Katrine regarda et vit une mince bande brillante. « ... pourrait être sa salive ou celle de quelqu'un d'autre, même si ça ressemble plutôt à du liquide séminal ou à du sperme.

— Espérons-le.

— *Espérons* qu'elle a été sexuellement agressée ? » Bjørn Holm était entré dans la pièce et s'était posté derrière elle.

« S'il y a eu agression, tout porte à croire qu'elle a eu lieu *post mortem*, répondit Katrine sans se retourner. Donc elle n'était plus consciente de toute façon. Et j'aimerais bien un peu de sperme.

— Je blaguais », dit Bjørn dans son chaleureux parler de Toten.

Katrine ferma les yeux. Bien sûr qu'il savait que dans une affaire pareille le sperme était le parfait sésame. Et bien sûr qu'il essayait de plaisanter, d'alléger cette étrange et douloureuse ambiance qui régnait entre eux depuis qu'elle l'avait quitté, trois mois plus tôt. Elle avait beau faire, c'était au-dessus de ses forces.

Le médecin légiste les regarda. « J'ai terminé, annonça-t-elle en rajustant son hidjab.

— L'ambulance est là, mon équipe va descendre le corps, dit Bjørn. Merci de ton aide, Zahra. »

Le médecin légiste leur adressa un signe de tête et s'en alla promptement, comme si elle aussi percevait la tension ambiante.

«Alors?» Katrine se força à regarder Bjørn. À passer outre le lourd regard qui était en fait plus triste qu'implorant.

«Il n'y a pas grand-chose à dire.» Il gratta une des deux grosses roulaquettes qui dépassaient de son bonnet de rasta.

Katrine attendit, espérant que c'était toujours du meurtre qu'on parlait.

«Ce n'était sans doute pas une maniaque du chiffon, nous avons trouvé des cheveux de nombreuses personnes – essentiellement des hommes – qui ne sont sûrement pas toutes venues ici hier soir.

— Elle était avocate, commenta Katrine. Il est évident qu'une femme célibataire avec un boulot aussi prenant ne peut pas donner la même priorité au ménage que toi.»

Il sourit furtivement, sans rétorquer. Et Katrine la ressentit de nouveau, cette pointe de culpabilité qu'il parvenait toujours à lui faire éprouver. Bien entendu, ils ne s'étaient jamais disputés à propos du ménage, pour cela Bjørn avait été bien trop prompt à laver la vaisselle, récurer l'escalier, faire la lessive, nettoyer la salle de bains et aérer les couettes, sans le moindre reproche ni aucune discussion. Comme pour tout le reste. Pas une putain d'engueulade pendant toute l'année où ils avaient vécu ensemble, il esquivait. Et quand elle manquait à ses devoirs ou avait la flemme, il était là, attentif, payant de sa personne, infatigable, comme une putain de machine qui, de plus en plus, à mesure qu'il élevait le piédestal sur lequel il la plaçait, la faisait se sentir comme une stupide princesse.

« Comment sais-tu que ce sont des cheveux d'hommes ? demanda-t-elle dans un soupir.

— Une célibataire avec un boulot prenant... », répondit Bjørn sans la regarder.

Katrine croisa les bras. « Qu'est-ce que tu cherches à dire, là, Bjørn ?

— Hein ? » Son visage blafard prit une teinte légèrement rosâtre et ses yeux s'exorbitèrent encore plus que d'ordinaire.

« Que je couche à droite à gauche ? OK, si tu veux savoir, eh bien...

— Non ! » Bjørn tendit les mains devant lui comme pour se protéger. « Ce n'est pas ce que je voulais dire. C'était juste une mauvaise blague. »

Katrine savait qu'elle aurait dû ressentir de la compassion. Et dans un sens, c'était le cas. Mais pas le genre de compassion qui faisait prendre quelqu'un dans ses bras. Sa compassion évoquait plutôt le mépris, un mépris qui lui donnait envie de frapper, d'avilir. Et c'était pour cela, parce qu'elle ne voulait pas voir Bjørn Holm, cet homme bien, avili, qu'elle l'avait quitté. Katrine Bratt inspira profondément.

« Des hommes, donc ?

— La plupart des cheveux étaient courts, répondit Bjørn. On verra si les analyses le confirment. Nous avons en tout cas suffisamment d'ADN pour occuper la médecine légale pendant un moment.

— OK, fit Katrine en se tournant de nouveau vers le corps. Des idées de l'objet avec lequel il aurait pu l'entailler ? Ou la hacher, il y a plein d'entailles très rapprochées. »

Bjørn paraissait soulagé que la conversation soit revenue sur le travail. Merde, je tourne pas rond, songea Katrine.

«Ce n'est pas évident à voir, mais elles forment un motif, dit-il. Ou plutôt deux.

— Ah?»

Bjørn se dirigea vers le cadavre et montra le cou sous les cheveux courts blonds.

«Tu vois que les entailles forment deux rectangles un peu ovales qui s'emboîtent, un ici et un là?»

Katrine inclina la tête. «Maintenant que tu le dis...

— Comme deux morsures.

— Oh, merde ! lâcha Katrine. Une bête?

— Va savoir. Imagine le pli que forme la peau quand la mâchoire supérieure et la mâchoire inférieure se referment. Ça fait une marque comme celle-ci... » Bjørn Holm tira de sa poche un bout de papier translucide et Katrine reconnut aussitôt l'emballage du sandwich qu'il se préparait tous les jours avant de partir travailler. Sur le papier il y avait le même rectangle ovale. Il le plaça au-dessus des entailles du cou. «Ça semble correspondre à la dentition d'un Totonois, en tout cas.

— Des dents humaines ne pourraient pas avoir fait ces morsures.

— D'accord. Mais les empreintes ressemblent à celles d'un humain. »

Katrine s'humecta les lèvres. «Il y a des gens qui se liment les dents pour qu'elles soient pointues.

— S'il s'agit de dents, on trouvera peut-être de la salive autour des plaies. Quoi qu'il en soit, s'ils étaient sur le tapis de l'entrée quand il l'a mordue, les morsures laissent penser qu'il se tenait debout derrière elle et qu'il était plus grand.

— Le médecin légiste n'ayant rien trouvé sous ses ongles, je parie qu'il la tenait, dit Katrine. Un homme

fort, de taille moyenne ou grand, avec des dents de prédateur.»

Ils restèrent sans rien dire à observer le corps. Comme un jeune couple à une exposition d'art où l'on prépare ce que l'on va dire pour impressionner l'autre, songea Katrine. À la différence près que Bjørn ne pensait pas à impressionner les gens. C'était elle qui le faisait.

Katrine entendit des pas dans l'entrée. « Personne n'entre ici maintenant ! cria-t-elle.

— Je voulais juste prévenir qu'il n'y avait personne à part dans deux appartements et que ces gens n'avaient rien vu ni entendu. » La voix claire de Wyller. « Mais je viens de parler avec deux garçons qui ont vu Elise Hermansen quand elle est rentrée.

— Et les garçons ont...

— ... un casier vierge et une facture de taxi montrant qu'ils ont quitté les lieux un peu après vingt-trois heures trente. Ils ont dit qu'elle les avait surpris à uriner dans le porche. Je les convoque ?

— Ce n'est pas eux, mais oui.

— D'accord. »

Les pas de Wyller s'éloignèrent.

« Elle est arrivée seule et il n'y a pas de signes d'effraction, récapitula Bjørn. Tu crois qu'elle l'a fait entrer de son plein gré ?

— Pas à moins de l'avoir bien connu.

— Ah ?

— Elise était avocate sur des affaires de viol, elle avait donc conscience des risques et la chaîne de sécurité de sa porte a l'air toute neuve. Je crois que c'était une fille prudente. » Katrine s'accroupit à côté du corps. Elle regarda l'écharde de bois qui dépassait

à peine du majeur d'Elise. Et l'écorchure sur la face interne de son avant-bras.

« Avocate, demanda Bjørn. Où ça ?

— Chez Hollumsen & Skiri. C'est eux qui ont alerté la police comme elle avait manqué une réunion et ne répondait pas au téléphone. Ce n'est pas vraiment exceptionnel que des avocats soient victimes d'agressions.

— Tu crois que c'est l'un...

— Non, comme je le disais, je ne pense pas qu'elle ait laissé entrer quelqu'un. Mais... » Katrine plissa le front. « Tu es d'accord que cette écharde est blanc rosé ? »

Bjørn se pencha par-dessus son épaule. « Elle est blanche en tout cas.

— Blanc rosé, insista Katrine en se levant. Viens. »

Ils allèrent dans l'entrée où Katrine ouvrit la porte et désigna le chambranle écaillé sur l'extérieur. « Blanc rosé.

— Si tu le dis, répondit Bjørn.

— Tu ne le vois pas ? demanda-t-elle, incrédule.

— Les études montrent que, en général, les femmes voient plus de nuances de couleurs que les hommes.

— Mais ça, tu le vois ? » Katrine leva la chaîne de sécurité qui pendait sur l'intérieur de la porte. Bjørn se rapprocha. Sentir son odeur remua profondément Katrine. C'était peut-être l'inconfort de cette intimité soudaine.

« De la peau écorchée, dit-il.

— L'écorchure de l'avant-bras. Tu comprends ? »

Il hocha lentement la tête. « Elle s'est raclée sur la chaîne de sécurité, qui était donc mise. Ce n'est pas lui qui a pénétré dans l'appartement de force, c'est elle qui s'est battue pour en sortir.

— En Norvège, on n'utilise pas de chaînes de sécurité, on ferme à clef et ça suffit amplement. Et si elle l'avait laissé entrer, si cet homme fort était par exemple quelqu'un qu'elle connaissait...

— ... elle ne se serait pas emmerdée à remettre cette chaîne après l'avoir ôtée pour le laisser entrer. Elle se serait sentie en sécurité. Donc...

— Donc, enchaîna Katrine, il était déjà dans l'appartement quand elle est rentrée chez elle.

— Sans qu'elle le sache, ajouta Bjørn.

— C'est pour ça qu'elle a mis la chaîne, elle pensait que le danger était à l'extérieur. » Katrine eut un frisson. C'était pour cela que l'expression « joie mêlée d'horreur » avait été inventée. Pour décrire ce sentiment d'une enquêtrice criminelle qui soudain voit et comprend.

« Harry aurait été content de toi, là, commenta Bjørn, avant de rire.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle.

— Tu rougis. »

Je tourne *vraiment* pas rond, songea Katrine.

Jeudi après-midi

Katrine eut du mal à se concentrer pendant la conférence de presse où ils rendirent brièvement compte de l'identité de la victime, de son âge, du lieu et de l'heure de la découverte du corps, et de rien de plus, finalement. Après un meurtre on ne faisait ces premières conférences de presse que pour la forme, c'était la preuve qu'on vivait dans une démocratie ouverte moderne, et il s'agissait toujours d'en dire le moins possible.

À ses côtés se trouvait Gunnar Hagen, le chef de la Brigade criminelle. Les flashes se reflétaient sur son crâne lisse au-dessus de la couronne sombre de cheveux bouclés alors qu'il lisait les courtes phrases qu'ils avaient rédigées ensemble. Katrine se félicitait que ce soit Hagen qui parle. Non qu'elle eût peur sous les projecteurs, mais ça pouvait attendre. Pour l'heure, elle n'avait pas assez d'expérience en tant que directrice d'enquête et elle trouvait rassurant de laisser Hagen se charger de la parlote le temps qu'elle apprenne la langue à manier. Qu'elle observe comment, avec son langage corporel et son ton, plus qu'avec du contenu, un cadre de la police chevronné

parvenait à convaincre le monde extérieur que la police maîtrisait la situation.

Le regard de Katrine survola les têtes des quelque trente journalistes rassemblés dans la salle de conférence du troisième étage pour se fixer sur le grand tableau qui recouvrait le mur du fond. Une scène de baignade de gens nus, de jeunes garçons fluets pour la plupart. Une jolie scène innocente datant d'une époque où tout n'était pas connoté, mal interprété. Et Katrine, qui soupçonnait l'artiste d'être un pédophile, n'était pas différente des autres. Hagen répétait comme un mantra aux journalistes : « Nous ne pouvons pas répondre à cela. » Avec certaines variantes pour éviter que la répétition paraisse arrogante ou directement comique : « À l'heure actuelle, nous ne pouvons pas commenter ce point. » Ou, traduisant davantage de bonne volonté : « Nous devons y revenir ultérieurement. »

Elle entendait le bruissement de leurs stylos et claviers rédigeant des questions forcément plus parlantes que les réponses : « Le corps a-t-il subi des sévices ? » « Y avait-il des signes d'agression sexuelle ? » « La police a-t-elle des suspects et, le cas échéant, s'agit-il d'un membre de son entourage proche ? »

Ce n'étaient que des suppositions, mais en l'absence d'une autre réponse le « pas de commentaire » laissait planer le doute.

Tout au fond de la salle, elle vit apparaître un personnage connu dans l'embrasure de la porte. Il portait un cache-œil noir et avait revêtu l'uniforme de directeur de la police qu'elle savait toujours suspendu, bien repassé, dans la penderie de son bureau. Mikael Bellman. Il n'entra qu'à demi, se contentant de rester en observateur. Elle remarqua que Hagen l'avait vu

aussi, constata que, sous la surveillance de ce directeur de la police plus jeune que lui, il se redressait légèrement sur sa chaise.

« Nous allons en rester là pour le moment », dit la responsable de la communication.

Katrine vit que Bellman lui faisait signe qu'il voulait lui parler.

« Quand aura lieu la prochaine conférence de presse ? cria Mona Daa, la chroniqueuse judiciaire de *VG*.

— Nous y reviendrons pl..., commença la responsable de la communication.

— Quand nous aurons du neuf », coupa Hagen.

« Quand », nota Katrine. Pas « si ». C'étaient ces choix de mots, infimes mais primordiaux, qui signalaient que les serviteurs de l'État travaillaient inlassablement, que la justice suivait son cours et que la capture du coupable n'était qu'une question de temps.

« Du nouveau ? » s'enquit Bellman alors qu'ils traversaient d'un pas majestueux l'atrium de l'hôtel de police. Par le passé, en raison de sa beauté presque féminine, soulignée par ses longs cils, ses cheveux soignés légèrement trop longs et son teint hâlé aux taches de dépigmentation blanches caractéristiques, on lui avait trouvé l'air maniéré, faible. Mais depuis qu'il portait un cache-œil, qui aurait bien sûr pu faire un peu théâtral, c'était tout l'inverse. Les gens voyaient en Bellman un homme qui avait su dépasser la perte d'un œil, qui dégageait de la force.

« La Technique a trouvé quelque chose sur les morsures, répondit Katrine alors qu'elle suivait Bellman dans le sas de l'accueil.

— De la salive ?

— De la rouille.

— De la rouille ?

— Oui.

— Comme dans... ? »

Bellman appuya sur le bouton d'appel de l'ascenseur.

« Nous ne savons pas, dit Katrine en se plaçant à sa hauteur.

— Et vous ne savez toujours pas non plus comment le meurtrier est entré dans l'appartement ?

— Non. La serrure est inviolable, et ni les portes ni les fenêtres n'ont été forcées. Reste toujours la possibilité qu'elle l'ait fait entrer, mais nous n'y croyons pas.

— Il avait peut-être la clef.

— C'est la même clef pour la porte cochère et l'appartement. Et d'après le registre de la copropriété, il n'en existait qu'une seule pour l'appartement d'Elise Hermansen. Celle qu'elle possédait. Berntsen et Wyl-ler ont parlé avec deux garçons qui étaient dans le porche quand elle est rentrée et ils ont tous deux clairement dit qu'elle était entrée avec sa clef, qu'elle n'avait pas sonné à l'interphone pour qu'on lui ouvre.

— Je vois. Mais il a pu se faire faire un double ?

— Si tel était le cas, il lui aurait fallu se procurer la clef originale et trouver un serrurier qui à la fois dispose de clefs neutres pour la reproduction de clefs protégées et n'ait pas de scrupules à fabriquer des doubles sans autorisation écrite de la copropriété. C'est relativement peu probable.

— OK, quoi qu'il en soit, ce n'est pas ce dont je voulais vous parler... »

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent devant eux, et deux agents qui en sortaient s'arrêtèrent instinctivement de rire en voyant le directeur de la police.

« Il s'agit de Truls, précisa Bellman après avoir galamment laissé Katrine entrer la première dans l'ascenseur vide. Berntsen, donc.

— Oui? »

Katrine sentit un vague effluve de lotion après-rasage. Elle avait pourtant le sentiment que les hommes avaient abandonné le rasage humide et le marinage subséquent dans l'alcool. Bjørn avait pratiqué le rasoir électrique et il ne donnait pas dans l'ajout d'arômes, et ceux qu'elle avait eus ensuite... enfin, dans un ou deux cas, elle aurait sans doute préféré un parfum capiteux à leur odeur naturelle.

« Comment s'adapte-t-il ?

— Berntsen? Bien. »

Ils étaient côte à côte et tournés vers les portes de l'ascenseur, mais du coin de l'œil, elle l'aperçut esquisser un petit sourire dans le silence qui suivit.

« Bien? finit-il par répéter.

— Berntsen exécute les tâches qui lui sont assignées.

— Qui ne sont pas très importantes, je suppose. »

Katrine haussa les épaules.

« Il n'a pas d'expérience comme enquêteur. Et on le place dans la plus grande unité d'enquête criminelle, Kripos excepté. Dans ces cas-là, on ne se retrouve pas aux commandes. »

Bellman acquiesça en se frottant le menton. « Je voulais en fait juste savoir s'il se comportait bien. S'il ne... s'il respectait les règles du jeu.

— Pour autant que je sache, oui. » L'ascenseur ralentit. « Mais de quelles règles du jeu parlons-nous, au fait ?

— Je veux juste que vous le gardiez à l'œil, Bratt. Les choses n'ont pas été faciles pour Berntsen.

— Vous pensez aux blessures que lui a infligées l'explosion ?

— Je pense à sa vie, Bratt. Il est un peu... quel est le mot que je cherche ?

— Détruit ? »

Bellman eut un rire bref et montra les portes d'ascenseur ouvertes d'un geste du menton. « Votre étage, Bratt. »

Étudiant le postérieur ferme de Katrine Bratt qui traversait le couloir en direction de la Brigade criminelle, Bellman laissa libre cours à son imagination pendant les quelques secondes avant la fermeture des portes. Puis il concentra ses pensées sur le *problème*. Qui bien sûr n'était pas un problème, naturellement, mais plutôt une opportunité. Il faisait toutefois face à un dilemme. D'après les rumeurs, un remaniement ministériel se profilait et le poste de ministre de la Justice, entre autres, était en jeu. Or le cabinet de la Première ministre était entré en contact avec Bellman pour lui demander de façon officieuse et avec beaucoup de précautions ce qu'il répondrait – hypothétiquement – si on lui proposait ce poste. Il avait d'abord été estomaqué. Mais à la réflexion, il avait compris la logique de leur choix. En tant que directeur de la police, il avait non seulement été aux commandes quand on avait démasqué le désormais mondialement célèbre Tueur de policiers, mais aussi sacrifié un œil dans le feu du combat et il était dans un sens devenu une star nationale et internationale. Un directeur de police de quarante ans, diplômé en droit, éloquent, qui avait déjà avec succès protégé la capitale du meurtre, de la drogue et de la criminalité, l'heure n'était-elle pas venue de lui confier un mandat plus

vaste ? Et était-ce un problème qu'il présente si bien, cela allait-il attirer *moins* de femmes vers le parti ? Il avait donc répondu que – hypothétiquement – il accepterait.

Bellman sortit au sixième et dernier étage et passa devant l'enfilade de portraits d'anciens directeurs de la police d'Oslo.

Mais jusqu'à ce que leur décision soit prise, il devait faire en sorte que rien ne ternisse sa réputation. Par exemple, éviter que Truls invente une connerie rejailissant sur lui. Bellman frissonna à la pensée des titres de la presse : « Le directeur de la police protégeait son ami le policier corrompu. » Quand Truls était venu le trouver, il avait mis les pieds sur son bureau et lui avait expliqué sans ambages que, s'il se faisait virer de la police, il pourrait en tout cas se consoler en se disant qu'il entraînait dans sa chute le directeur, qui était tout aussi véreux que lui. Bellman n'avait donc eu aucun mal à décider d'accéder au désir de Truls et de le muter à la Brigade criminelle. D'autant que Truls – comme Bratt venait de le confirmer – n'y aurait pas de responsabilités lui permettant de foutre encore la merde.

« Votre si jolie femme est dans votre bureau », annonça Lena à Mikael Bellman quand il pénétra dans le secrétariat. Lena avait la soixantaine bien tassée, et quand Bellman avait pris ses fonctions un peu plus de deux ans auparavant, la première chose qu'elle avait dite était qu'elle refusait de se faire appeler assistante, comme le formulait le descriptif de poste remis au goût du jour. Car elle était et demeurait une secrétaire.

Ulla était assise dans le salon près de la fenêtre. Lena avait raison, sa femme était belle. Elle était

menue, délicate, trois accouchements n'y avaient rien changé. Mais plus important encore, elle l'avait épaulé, elle avait compris que sa carrière requérait de la prévenance, du soutien, qu'il avait besoin de son espace vital. Et qu'un ou deux faux pas dans la vie privée n'étaient rien que de très humain quand on vivait avec la pression qui accompagnait un poste aussi exigeant.

Et puis elle avait ce côté innocent, presque naïf, qui la rendait incapable de dissimuler ses émotions. Et là, il lisait du désespoir sur son visage. La première réaction de Bellman fut de penser qu'il était arrivé quelque chose aux enfants. Il allait poser la question quand il décela une trace d'amertume. Et il comprit qu'elle avait découvert quelque chose. Encore. Merde.

«Tu as l'air bien grave, ma chérie, fit-il d'un ton calme en se dirigeant vers la penderie tout en débouonnant sa veste d'uniforme. Les enfants vont bien?»

Elle opina de la tête. Il fit mine de soupirer de soulagement. «Ce n'est pas que ça ne me fait pas plaisir de te voir, mais j'ai toujours une bouffée d'angoisse quand tu viens sans prévenir.» Il suspendit sa veste dans la penderie et s'assit sur le fauteuil en face d'elle. «Qu'est-ce qu'il y a?»

— Tu l'as revue», déclara Ulla. Il entendait qu'elle avait préparé son discours. Qu'elle avait prévu de ne pas pleurer. Et voilà que les larmes brillaient déjà dans ses yeux bleus.

Il secoua la tête.

«Ne nie pas, articula-t-elle, le timbre voilé. J'ai regardé ton téléphone. Rien que cette semaine, tu l'as appelée trois fois, Mikael. Tu m'avais promis.

— Ulla.» Il se pencha en avant et lui prit la main au-dessus du bureau, mais elle la retira. «Je lui ai

parlé parce que j'ai besoin de conseils. Isabelle Skøyen travaille maintenant comme consultante dans une agence de communication spécialisée dans la politique et le lobbying. Elle connaît les arcanes du pouvoir, elle les a traversés elle-même. *Et* elle me connaît, moi.

— Elle te connaît ? » Le visage d'Ulla se contracta en une grimace.

« Si je, si nous voulons atteindre cet objectif, je dois mobiliser tout ce qui peut me donner un avantage, j'ai besoin d'avoir une longueur d'avance sur tous ceux qui veulent ce job. Le gouvernement, Ulla. Il n'y a rien de plus grand.

— Même pas la famille ? fit-elle en reniflant.

— Tu sais bien que je ne trahirai jamais notre famille...

— Que tu ne la trahiras jamais ? se récria-t-elle dans un sanglot. Mais tu l'as déjà...

— Et j'espère que toi non plus, tu n'as pas l'intention de le faire, Ulla. Pas à cause d'une absurde jalousie envers une femme avec qui j'ai parlé au téléphone pour des raisons purement professionnelles.

— Cette femme n'a été que simple politicienne locale pendant une courte durée, Mikael. Que peut-elle donc t'expliquer ?

— Entre autres choses, ce qu'il ne faut pas faire si l'on veut survivre en politique. C'est cette expérience qu'ils ont achetée en l'embauchant. Par exemple, qu'il ne faut pas trahir ses idéaux. Ses proches. Ses devoirs et ses responsabilités. Et que si l'on fait des erreurs, il faut demander pardon et essayer de faire ce qui est juste la fois suivante. On peut faillir. Mais il ne faut pas trahir. Et je ne vais pas le faire, Ulla. » Il reprit sa main et, cette fois, elle n'eut pas le temps de la retirer.

« Je sais que je ne suis pas en droit de te demander grand-chose après ce qui s'est passé, mais si je veux réussir ceci, il faut que j'aie ta confiance et ton soutien. Il faut que tu croies en moi.

— Comment pourrais-je...

— Viens. »

Il se leva sans lâcher sa main, l'entraîna à la fenêtre. Il la plaça visage tourné vers la ville, se posta derrière elle avec les mains sur ses épaules. L'hôtel de police se trouvant sur une butte, ils avaient vue sur la moitié d'Oslo, qui était baignée de soleil à leurs pieds.

« Veux-tu m'aider à changer les choses, Ulla ? Veux-tu m'aider à créer un avenir plus sûr pour nos enfants ? Pour les enfants de nos voisins, pour cette ville ? Pour notre pays ? » Il sentit que ses paroles lui faisaient de l'effet. Elles en avaient sur lui aussi, bon Dieu, il était carrément ému. Même si ces mots étaient un emprunt plus ou moins direct aux notes qu'il avait couchées en pensant aux médias. Il n'allait pas disposer de tellement d'heures entre le moment où on lui proposerait le poste, et où il l'accepterait, et celui où ils seraient tous au téléphone, la télévision, la radio, les journaux, pour obtenir une déclaration.

Quand Wyller et lui sortirent de l'atrium après la conférence de presse, Truls Berntsen fut arrêté par un petit bout de femme.

« Mona Daa, *VG*. Vous, je vous ai déjà vu... » Elle se détourna de Truls. « Mais vous, vous êtes peut-être nouveau à la Brigade criminelle ?

— Exact », répondit Wyller en souriant.

Truls examina Mona Daa de profil. Elle avait à la rigueur un joli visage. Large – sans doute des origines un peu samies. Mais il n'avait jamais pu comprendre

comment elle était faite. Avec son accoutrement ample et coloré, elle ressemblait plus à une critique d'opéra de la vieille école qu'à une journaliste d'investigation dure de chez dure. Même si elle ne devait pas avoir beaucoup plus d'une trentaine d'années, Truls avait le sentiment qu'elle était là depuis une éternité ; forte, tenace, les reins solides, il en fallait beaucoup pour terrasser Mona Daa. Et en plus, elle sentait l'homme. On racontait qu'elle se parfumait à l'après-rasage Old Spice.

« On ne peut pas dire que vous nous avez donné beaucoup d'informations pendant la conférence de presse. » Mona Daa sourit. Comme les journalistes sourient quand ils veulent quelque chose. Sauf que, en l'occurrence, ça ne semblait pas être de l'information qu'elle recherchait. Son regard était rivé à Wyller.

« Eh bien, c'est sans doute que nous n'avons rien de plus, fit Wyller en lui rendant son sourire.

— Alors je vous cite là-dessus, dit Mona Daa d'un ton léger en notant dans son calepin. Nom ?

— Vous citez quoi ?

— Que la police n'a véritablement rien d'autre que ce que Hagen et Bratt ont présenté à la conférence de presse. »

Truls vit la panique instantanée dans le regard de Wyller. « Non, non, je ne voulais pas dire... je... n'écrivez rien, s'il vous plaît. »

Mona répondit en continuant d'écrire : « Je me suis présentée comme journaliste, ç'aurait dû être clair que j'étais ici pour travailler. »

Du regard Wyller chercha de l'aide auprès de Truls, mais celui-ci resta muet. Le gamin faisait moins le malin que quand il avait fait du charme aux jeunes filles, oui.

Wyller toussota et essaya de parler d'une voix plus grave. « Je refuse que vous utilisiez cette citation.

— Je comprends. Alors je vous cite là-dessus aussi, sur le fait que la police essaie de censurer la presse, donc.

— Je... non, ce... » Le rouge était monté aux joues de Wyller et Truls dut se retenir d'éclater de rire.

« Relax, je vous fais marcher », dit Mona Daa.

Anders Wyller la dévisagea un instant avant de respirer profondément.

« Bienvenue ! Nous ne faisons pas de quartier, mais nous sommes fair-play. Et quand nous pouvons, nous nous entraïdons. Pas vrai, Berntsen ? »

Truls répondit d'un grouinement dont l'interprétation était libre.

Daa tourna les pages de son calepin. « Je ne vais pas vous redemander si vous avez des suspects, je garde la question pour vos chefs, mais permettez-moi juste de vous poser des questions générales sur l'enquête.

— Allez-y, dit un Wyller souriant qui semblait déjà remonté en selle.

— Est-ce un fait que, dans une enquête sur une pareille affaire de meurtre, les projecteurs sont toujours braqués sur d'anciens petits amis ou amants ? »

Anders Wyller allait répondre quand Truls posa la main sur son épaule et intervint.

« Je vois déjà votre papier, Daa : *Les dirigeants de l'enquête refusent d'indiquer s'il y a des suspects, mais une source policière explique à VG que l'enquête va s'orienter vers d'anciens compagnons et amants.*

— Ouah ! s'exclama Mona Daa sans cesser d'écrire. Je ne vous savais pas si finaud, Berntsen.

— Et moi, je ne savais pas que vous connaissiez mon nom.

— Oh, tous les policiers ont une réputation, vous savez. Et la Brigade criminelle n'est pas si grande que je ne puisse pas me tenir au courant. Mais je n'ai rien en ce qui vous concerne, le nouveau.»

Anders Wyller esquissa un pâle sourire.

«Je vois que vous avez l'intention de garder le silence, mais dites-moi au moins comment vous vous appelez.

— Anders Wyller.

— Et voici où vous pouvez me trouver, Wyller.» Elle lui tendit sa carte de visite, puis, après un temps d'hésitation presque imperceptible, en donna une autre à Truls. «Comme je le disais, nous avons une tradition d'assistance mutuelle. Et nous payons bien quand le tuyau est bon.

— Vous ne payez tout de même pas des *policiers* ?» Wyller glissa la carte dans sa poche de jean.

«Pourquoi pas ? rétorqua-t-elle tandis que son regard croisait celui de Truls. Un tuyau, c'est un tuyau. Donc si vous tombez sur quelque chose, n'hésitez pas à m'appeler. Ou passez au club de gym Gain, j'y suis presque tous les jours à partir de neuf heures du soir. Comme ça, on pourrait aussi transpirer un peu ensemble...» Elle adressa un sourire à Wyller.

«J'aime mieux transpirer en plein air», dit Wyller.

Mona Daa acquiesça. «Courir avec le chien. Vous avez l'air d'un homme à chiens. Ça me plaît.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis allergique aux chats. OK, les mecs, dans un esprit de coopération, je vous promets de vous appeler si je trouve quelque chose que je pense susceptible de vous aider.

— Merci, dit Truls.

— Mais dans ce cas, il me faudrait un numéro à appeler. »

Mona Daa gardait les yeux fixés sur Wyller.

« Bien sûr.

— Je note. »

Wyller dicta le numéro chiffre par chiffre jusqu'à ce que Mona Daa lève les yeux. « C'est le numéro du standard de l'hôtel de police.

— C'est là que je travaille, répondit Wyller. Et d'ailleurs, j'ai un chat. »

Mona Daa referma son calepin d'un coup sec.

« On s'appelle. »

Truls la regarda se dandiner comme un pingouin vers la sortie, cette singulière porte en métal percée d'un œil-de-bœuf.

« La réunion commence dans trois minutes », observa Wyller.

Truls consulta sa montre. Réunion d'après-midi de la cellule d'enquête. La Brigade criminelle, ç'aurait été génial s'il n'y avait pas eu les meurtres. Les meurtres, c'était de la merde. Les meurtres, c'étaient des heures sup, des rapports à rédiger, des réunions interminables et des gens stressés. Mais au moins, la bouffe de la cantine était gratuite quand on travaillait tard. Il soupira, se retourna pour se diriger vers le sas et se figea.

C'était elle.

Ulla.

Elle sortait et son regard l'avait à peine effleuré, mais elle fit mine de ne pas le voir. Ça lui arrivait parfois. Peut-être parce qu'ils étaient tous les deux gênés les rares fois où ils se retrouvaient seul à seul sans Mikael. Sans doute avaient-ils tous deux cherché à éviter cette situation, même dans leur jeunesse. Lui

parce qu'il se mettait à transpirer et que son cœur battait trop fort, et parce qu'il se torturait ensuite avec les choses idiotes qu'il avait dites et les choses intelligentes et appropriées qu'il n'avait pas dites. Elle, parce que... eh bien, probablement parce que lui transpirait, que son cœur battait trop vite et qu'il restait muet ou disait des choses idiotes.

Et cependant, il faillit crier son nom dans l'atrium.

Mais elle était déjà arrivée à la lourde porte en métal. Bientôt elle serait dehors et le soleil embraserait sa belle chevelure blonde.

Alors il chuchota intérieurement son nom.

Ulla.

Jeudi après-midi

Katrine Bratt parcourut du regard la salle de réunion qu'ils appelaient «salle du K-O».

Huit enquêteurs de la police judiciaire, quatre analystes de la police technique et scientifique, un TIC. Tous à sa disposition. Tous la surveillant d'un œil de rapace. Cette femme fraîchement nommée directrice d'enquête. Et Katrine savait que c'étaient ses collègues féminines qui étaient les plus dubitatives. Elle s'était souvent demandé si elle était fondamentalement différente des autres femmes. Elles avaient un taux de testostérone oscillant entre cinq et dix pour cent de celui de leurs collègues masculins, tandis que le sien à elle frôlait les vingt-cinq pour cent. Ça n'avait pour l'heure pas fait d'elle une masse de muscles au clitoris de la taille d'un pénis, mais d'aussi loin qu'elle se souvienne et d'après les propos qui avaient pu être exprimés sur le sujet, Katrine avait toujours été plus portée sur la chose que ses rares copines. Ou «énervée du cul», comme l'avait formulé Bjørn à l'époque où il lui arrivait, quand elle brûlait de désir, de monter à Bryn en pleine journée de travail dans le seul but qu'il la baise dans la réserve déserte derrière le laboratoire, faisant tinter les cartons d'éprouvettes et de ballons.

Katrine s'éclaircit la voix, alluma l'enregistreur de son téléphone et ouvrit la séance. « Nous sommes le jeudi 22 septembre à seize heures, nous nous trouvons dans la salle de réunion un de la Brigade criminelle et ceci est la première réunion de la cellule d'enquête provisoire sur le meurtre d'Elise Hermansen. » Katrine vit Truls Berntsen entrer le dernier et s'asseoir discrètement tout au fond. Elle continua de rendre compte de ce que la plupart des personnes présentes savaient déjà : Elise Hermansen avait été retrouvée morte ce matin-là, la cause probable de la mort était l'hémorragie entraînée par des coupures à la gorge. Aucun témoin ne s'était manifesté pour l'instant. Ils n'avaient à l'heure actuelle ni suspects ni traces physiques confirmées. Ce qu'ils avaient trouvé comme matériel organique avait été envoyé en analyse d'ADN et, avec un peu de chance, ils auraient les résultats d'ici une semaine. D'autres traces physiques potentielles étaient en cours d'examen auprès de la Technique et de la Médecine légale. Autrement dit, ils n'avaient rien.

Elle en vit un ou deux croiser les bras et inspirer bruyamment, bâiller presque. Et elle savait ce qu'ils pensaient : que c'étaient là des évidences, des redites, que cela manquait de consistance, que ce n'était pas une raison suffisante pour leur faire lâcher les autres affaires sur lesquelles ils travaillaient. Elle répéta comment elle était arrivée par déduction à la conclusion que le meurtrier se trouvait déjà dans l'appartement quand Elise était rentrée chez elle, mais entendit elle-même que le seul effet produit par cette répétition était celui de la fanfaronnade. Le plaidoyer d'une nouvelle dirigeante qui cherchait à être respectée. Elle sentit le désespoir venir et songea aux paroles

de Harry quand elle l'avait appelé pour lui demander conseil.

«Attrape le meurtrier, avait-il dit.

— Harry, ce n'est pas ce que je te demandais, je te demandais comment diriger une cellule d'enquête qui ne te fait pas confiance.

— Et je t'ai répondu.

— Attraper un ou deux meurtriers ne résout pas...

— Ça résout tout.

— Tout? Et qu'est-ce que ç'a résolu pour toi, au juste? À titre purement personnel?

— Rien. Mais tu me parlais de direction d'hommes.»

Katrine contempla la salle, conclut par une nouvelle phrase superflue, prit une inspiration et remarqua une main qui tambourinait légèrement sur un accoudoir.

«Si Elise Hermansen a fait entrer cette personne plus tôt dans la soirée et l'a laissée rester chez elle pendant qu'elle sortait, nous cherchons quelqu'un qu'elle connaissait. Nous avons donc analysé son téléphone et son PC. Tord?»

Tord Gren se leva. On le surnommait l'Échassier, sans aucun doute parce que, avec son cou exceptionnellement long, son nez fin aux allures de bec et une envergure qui dépassait largement la longueur de son corps, c'était ce à quoi il ressemblait. Ses lunettes rondes archaïques et les longs cheveux bouclés qui pendaient de part et d'autre de son visage évoquaient les années 1970.

«Nous avons pu accéder à son iPhone et nous avons parcouru la liste des appels entrants et sortants ces trois derniers jours, expliqua Tord sans lever les yeux de sa tablette puisque, d'une manière générale,

il évitait le contact visuel. Il n'y a que des appels professionnels. Des confrères et des clients.

— Pas d'amis ? De parents ? »

C'était Magnus Skarre, un enquêteur.

« Je crois que c'est ce que j'ai dit, répondit Tord, sans animosité, à de simples fins de précision. C'était pareil pour ses e-mails. Purement professionnels.

— Le cabinet d'avocats confirme qu'Elise faisait beaucoup d'heures supplémentaires, ajouta Katrine.

— C'est ce que font les femmes célibataires », observa Skarre.

Katrine lança un regard exaspéré sur cet enquêteur petit et ramassé, bien qu'elle sache que le commentaire ne la visait pas personnellement. Pour cela, Skarre n'était ni suffisamment perfide ni assez vif d'esprit.

« Son PC n'est pas protégé par un mot de passe, mais je n'y ai pas trouvé grand-chose non plus. L'historique montre que pour l'essentiel, ce qu'elle faisait, c'était regarder les infos et googler. Elle est allée sur des sites pornos, mais des choses tout à fait ordinaires, et rien n'indique qu'elle ait contacté quelqu'un par ces sites. La chose la plus louche qu'elle ait faite ces deux dernières années, c'est regarder *N'oublie jamais* en streaming sur Popcorn Time. »

Ne connaissant pas suffisamment l'informaticien, Katrine ne savait pas si son « louche » s'appliquait au serveur pirate ou au choix de film. Personnellement, elle aurait opté pour la seconde solution. Popcorn Time lui manquait.

« J'ai testé quelques mots de passe évidents sur son compte Facebook, poursuivit Tord. Ça n'a pas marché, donc j'ai demandé à Kripos qu'on gèle son compte.

— Un gel de compte? reprit Anders Wyller qui s'était assis au premier rang.

— Une requête légale, expliqua Katrine. Les demandes d'ouverture de comptes Facebook doivent passer par Kripos et le tribunal de première instance, et même si elles sont acceptées, ça va d'abord à un tribunal aux États-Unis et *ensuite*, le cas échéant, à Facebook. Dans le meilleur des cas, ça prendra des semaines, probablement des mois.

— C'est tout, dit Tord Gren.

— Une dernière question, dit Wyller. Comment avez-vous accédé à son téléphone? Avec les empreintes digitales du cadavre?»

Tord croisa furtivement le regard de Wyller, puis détourna les yeux en secouant la tête.

«Comment ça? Les vieux iPhone ont un code à quatre chiffres. Ça fait des milliers de solutions diff...

— Microscope», coupa Tord en tapant quelque chose sur sa tablette.

Katrine connaissait la méthode de Tord, mais elle attendit. Tord Gren n'avait aucune formation de policier ni même de formation tout court. Malgré quelques années d'études d'informatique au Danemark, il n'avait aucun diplôme. Le service de technologies de l'information de l'hôtel de police avait toutefois été prompt à le recruter comme analyste spécialisé. Tout bonnement parce qu'il était le meilleur.

«Là où les doigts tapent le plus, des creux microscopiques se forment même sur le verre le plus dur, expliqua Tord. J'identifie simplement les zones de l'écran où les creux sont le plus profonds et voilà le code. Du moins, quatre chiffres qui donnent vingt-quatre combinaisons possibles.

— Mais le téléphone se bloque au bout de trois erreurs, objecta Anders. Donc il faut vraiment de...

— J'ai réussi au deuxième essai, déclara Tord en souriant, sans que Katrine puisse déterminer si c'était ce succès ou ce qu'il voyait sur son écran qui le faisait sourire.

— Ouah ! s'exclama Skarre. C'est ce que j'appelle de la chance.

— Au contraire, je n'ai pas eu de bol de ne pas réussir du premier coup. Quand le nombre contient les chiffres 1 et 9, c'est en général une année et il ne reste alors que deux combinaisons possibles.

— Passons à autre chose, dit Katrine. Nous avons parlé avec la sœur d'Elise, et d'après elle, Elise n'avait pas eu de relation stable depuis des années. Et elle ne voulait probablement pas en avoir.

— Tinder, fit Wyller.

— Pardon ?

— Avait-elle une appli Tinder sur son téléphone ?

— Oui, confirma Tord.

— Les garçons qu'Elise a vus dans l'entrée de l'immeuble ont dit qu'elle avait l'air un peu pomponnée. Elle n'arrivait donc pas de la salle de sport, pas du travail et sûrement pas de chez une copine. Si elle ne veut pas de petit ami...

— Bien vu ! fit Katrine. Tord ?

— Nous avons vérifié l'appli et les *matches* étaient pour le moins nombreux. Mais elle se connectait sur Tinder grâce à Facebook, donc les éventuelles communications qu'elle a pu avoir avec eux, nous n'y aurons pas accès avant longtemps.

— Les utilisateurs de Tinder se rencontrent dans des bars », observa une voix.

Katrine leva les yeux avec surprise. C'était Truls Berntsen.

« Si elle avait son téléphone, il suffit de regarder les antennes relais et ensuite d'aller voir les bars des zones dans lesquelles elle a été.

— Merci, Truls, dit Katrine. Nous avons déjà vérifié les antennes relais. Stine? »

L'une des analystes se redressa sur son siège et s'éclaircit la voix. « D'après le relevé du centre opérationnel de Telenor, Elise Hermansen est partie de Youngstorget, où elle travaille, entre dix-huit heures trente et dix-neuf heures. Elle est allée dans une zone qui se trouve autour du pont Bentsebrua. Ensuite...

— Sa sœur nous a dit qu'Elise va à la salle de sport de Myhrens verksted, culpa Katrine. Et le club confirme qu'Elise a scanné sa carte à dix-neuf heures trente-deux pour ressortir à vingt et une heures quatorze. Pardon, Stine. »

Stine eut un petit sourire légèrement crispé. « Ensuite, Elise est allée dans la zone de son appartement, où elle est restée, du moins d'après son téléphone, jusqu'à ce qu'on la découvre. C'est-à-dire que le signal se retrouvait dans plusieurs stations de base qui se jouxtent, ce qui confirme qu'elle est sortie, mais pas à plus de quelques centaines de mètres de son appartement de Grünerløkka.

— Génial, alors on va pouvoir faire la tournée des bars ! » s'exclama Katrine.

Ses paroles furent accueillies par deux reniflements de Truls qui s'apparentaient à un rire, un sourire ultra brite d'Anders Wyller et un silence total du reste de l'assemblée. Elle songea que ç'aurait pu être pire.

Le téléphone qui se trouvait devant elle se mit à se balader sur le plateau du bureau.

Elle vit sur l'écran que c'était Bjørn.

Il pouvait s'agir d'un appel concernant les indices techniques, et ce serait alors une bonne chose de transmettre les informations sur-le-champ. Mais n'aurait-il pas plutôt contacté sa collègue de la Technique présente dans la salle au lieu de Katrine? Ce devait être personnel.

Elle allait refuser l'appel quand elle songea que Bjørn était parfaitement conscient qu'ils étaient en réunion. C'était quelqu'un de professionnel.

Elle porta le téléphone à son oreille. «On a une réunion de la cellule d'enquête, là, Bjørn.»

Elle regretta d'avoir décroché quand elle sentit tous les regards se braquer sur elle.

«Je suis à la Médecine légale, dit Bjørn. On vient d'obtenir les premiers résultats du test de la substance brillante qu'elle avait sur le ventre. Il n'y a pas d'ADN humain.

— Merde!» lâcha Katrine.

Elle avait gardé cela à l'esprit toute la journée. Que si ce dépôt était du sperme, l'affaire pourrait être élucidée dans la limite magique des premières quarante-huit heures. L'expérience prouvait qu'ensuite c'était plus ardu.

«Mais ça pourrait laisser entendre qu'il a eu un rapport sexuel avec elle quand même, poursuivit Bjørn.

— Et qu'est-ce qui te fait penser ça?

— Cette substance, c'était du lubrifiant. Probablement d'un préservatif.»

Katrine jura encore. Et elle comprit aux regards des autres qu'elle n'avait encore rien dit qui puisse indiquer qu'il s'agissait d'autre chose que d'une conversation privée. «Donc tu penses que le coupable

a utilisé un préservatif ? articula-t-elle bien haut et distinctement.

— Oui, ou alors quelqu'un d'autre qu'elle a vu hier soir.

— OK, merci. » Elle allait couper court quand elle entendit Bjørn dire son nom avant qu'elle ait pu raccrocher.

« Oui ? fit-elle.

— Ce n'est pas pour ça que je t'appelais. »

Elle déglutit. « Bjørn, nous sommes en pleine...

— L'arme du crime, poursuivit-il. Je crois que j'ai peut-être trouvé ce que c'était. Est-ce que tu peux garder la cellule rassemblée pendant encore vingt minutes ? »

Allongé sur son lit dans l'appartement, il lisait sur son téléphone. Il avait parcouru tous les journaux. C'était décevant, ils avaient omis tous les détails, ils s'étaient abstenus de rapporter tout ce qui avait une valeur artistique. Soit parce que cette directrice d'enquête, Katrine Bratt, n'avait pas voulu le leur donner, ou alors parce qu'elle n'était tout bonnement pas apte à en voir la beauté. Mais *lui*, le policier au regard assassin, l'aurait vu. Il l'aurait peut-être, comme Bratt, gardé pour lui, mais il aurait en tout cas su l'apprécier.

Il examina la photo de Katrine Bratt dans le journal.

Elle était belle.

Le port de l'uniforme de police n'était-il pas obligatoire en conférence de presse ? Peut-être était-il simplement conseillé. Auquel cas, elle ne s'y pliait pas, s'en foutait. Elle lui plaisait. Il l'imaginait en uniforme.

Très belle.

Malheureusement, elle n'était pas à l'ordre du jour

Il reposa son téléphone. Passa la main sur son tatouage. Il avait parfois le sentiment qu'il était réel, qu'il forçait le passage, que la peau de son torse se tendait et était près de se déchirer.

Lui aussi voulait s'en foutre.

Il contracta ses abdominaux et se leva de son lit sans s'aider de ses bras. Il se regarda dans le miroir de la porte coulissante de la penderie. Il avait fait de la muscu en prison. Pas dans la salle de sport, il était hors de question qu'il s'allonge sur des bancs et des tapis de sol baignés de la sueur des autres. Mais dans sa cellule. Pas pour faire de la gonflette, mais pour acquérir une force *véritable*. De l'endurance. Du tonus. De l'équilibre. De la résistance à la douleur.

Sa mère avait été bien charpentée. Gros cul. À la fin, elle s'était laissée aller, tomber en ruine. Faible. Il devait avoir le corps et le métabolisme de son père. Et sa force.

Il ouvrit la penderie.

Un uniforme y était suspendu. Il le caressa. Il allait bientôt s'en servir.

Il pensa à Katrine Bratt. En uniforme.

Ce soir, il irait dans un bar. Un bar couru, populaire, pas comme le Jealousy Bar. C'était enfreindre les règles que de sortir dans le monde autrement que pour faire ses courses, se rendre aux bains et poursuivre l'ordre du jour, mais il allait se couler dans la foule, dans un anonymat affriolant et dans la solitude. Parce qu'il en avait besoin. Pour ne pas devenir fou. Il ricana. Fou. Les psychologues disaient qu'il fallait qu'il voie un psychiatre. Et il savait ce qu'ils enten-

daient par là : qu'il avait besoin de quelqu'un qui puisse lui prescrire des médicaments.

Il prit une paire de santiags cirées sur son étagère à chaussures et observa un instant la femme au fond du placard. Maintenu debout par le crochet au mur derrière elle, elle regardait fixement entre les costumes. Elle sentait vaguement le parfum à la lavande dont il lui avait enduit les seins.

Fou? Des cons incompetents, tous autant qu'ils étaient. Il avait lu la définition de « troubles de la personnalité » dans une encyclopédie, c'était une maladie entraînant « un inconfort ou des difficultés pour la personne concernée ou son entourage ». Soit. Dans son cas, c'était exclusivement pour l'entourage. Lui avait exactement la personnalité qu'il souhaitait. Car quand il y a à boire, quoi de plus délicieux, de plus rationnel et de plus normal que d'éprouver la soif ?

Il consulta sa montre. Dans une demi-heure, il ferait suffisamment sombre dehors.

« Voici ce que nous avons trouvé autour des plaies de son cou, expliqua Bjørn Holm en désignant la photo sur l'écran de projection. Les trois fragments de gauche sont du fer rouillé, celui de droite de la peinture noire. »

Katrine s'était assise avec les autres dans la salle de réunion. Bjørn était arrivé essoufflé, et ses mâchoires blafardes luisaient encore de sueur.

Il tapa sur son PC, et un gros plan du cou de la victime apparut.

« Comme vous le voyez, les endroits où la peau est perforée créent un motif, comme si elle avait été mordue par un humain, mais les dents ont nécessairement dû être très acérées.

« Le Norvégien revient avec une enquête palpitante comme une carotide. »

La soif

ABEL MESTRE, *LE MONDE*

Une enquête de l'inspecteur Harry Hole

TRADUIT DU NORVÉGIEN PAR CÉLINE ROMAND-MONNIER

Une jeune femme est assassinée après un rendez-vous pris sur un site de rencontres. Les violentes marques de morsures dans son cou laissent les enquêteurs sans voix.

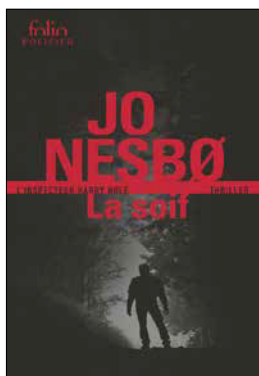
Deux jours plus tard, le corps d'une autre utilisatrice de ce site est découvert, mutilé de la même façon. Pour le chef de la police, un seul homme peut identifier ce tueur. Mais Harry Hole, libéré de ses démons et heureux avec son épouse, s'est promis de ne plus mettre les siens en danger. Malgré tout, un détail de cette affaire l'intrigue, comme un écho d'une enquête classée depuis longtemps. Le destin le place face à un dilemme : mener une vie paisible et tirer un trait définitif sur son passé, ou arrêter enfin le seul criminel qui lui a échappé et qui continue de le hanter...

Les enquêtes de l'inspecteur Harry Hole :

L'homme chauve-souris, Les cafards, Rouge-Gorge, Rue Sans-Souci, L'étoile du diable, Le sauveur, Le bonhomme de neige, Le léopard, Fantôme, Police, La soif.

JO NESBØ

Ancien footballeur, musicien et économiste, Jo Nesbø est né à Oslo en 1960. Il a été propulsé en France sur la scène littéraire avec *L'homme chauve-souris*, sacré en 1998 meilleur roman policier nordique de l'année. Sa série Harry Hole, traduite en près de cinquante langues et vendue à plus de quarante millions d'exemplaires dans le monde, a fait de lui un auteur incontournable.



JO NESBØ
LA SOIF

Cette édition électronique du livre

La Soif de Jo Nesbø

a été réalisée le 28 juin 2019

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072841187 - Numéro d'édition : 347696).

Code Sodis : U23772 - ISBN : 9782072841224.

Numéro d'édition : 347700.